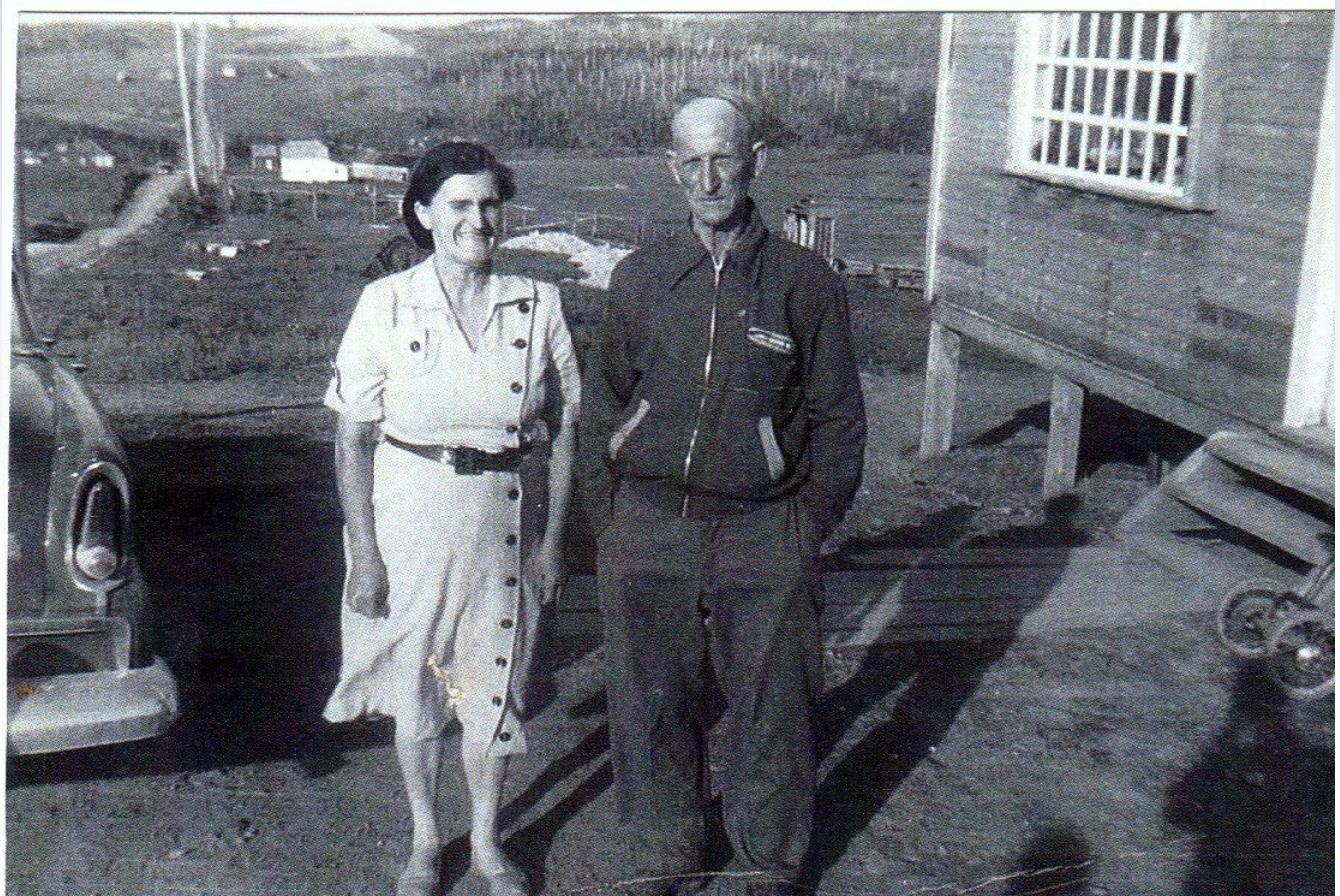


# Famille Hector St-Louis et Marie-Louise Harrisson

Texte de Marie-Louise Harrisson révisé par Gilles St-Louis



Au printemps 1934, je me suis mariée avec Hector St-Louis à l'église St-Jérôme, et le 29 décembre de la même années, mon père est décédé.

Mon mariage a été célébré par le curé Victor Côté. C'était le premier mariage dans la nouvelle église reconstruite à neuf depuis l'incendie du 6 décembre 1932. Le samedi suivant, nous nous embaquions sur le Marco-Polo en direction de Baie-Trinité pour y vivre pendant dix ans. Hector fut jobber (entrepreneur forestier) pour la compagnie St-Lawrence Paper inc. À notre arrivée le soir même, une veillée organisée par la compagnie nous attendait. J'ai été impressionnée par la place qui était très petite. La plupart des gens résidaient dans des camps en bois rond, pas de « char », pas d'avion, pas d'église, juste une petite chapelle où le Père Godbout, avec sa petite jument brillante, venait dire la messe une fois par mois. Seulement deux bateaux accostaient au quai : le Marco-Pole et le Jean-Brillant.

Le 7 juillet 1935, par un beau dimanche, la cigogne frappa à notre porte, Bertin est né et baptisé le même jour. Quant à Roger, il est né et baptisé le 22 décembre 1936: un cadeau de Noël de la famille. Jean est né, lui, le 31 octobre 1938 alors que Gilles est né le 6 février 1944. Deux années avant notre départ de Baie-Trinité, Charles, le fils du premier mariage d'Hector avec Anaïs Tremblay, se maria avec Ange-Aimée Jourdain le 11 juillet 1943.

C'est le 28 mai 1945 qu'on s'embarquait sur le « *Trader* » Robert Jourdain avec quatre enfants pour demeurer dans une nouvelle colonie du comté de Matane, soit Saint-Thomas de Cherbourg. Cette traversée fut très difficile. La mer était tellement mauvaise que nous n'avons pas pu accoster à Matane. Tout le monde était malade. Finalement, après trois jours en mer, nous sommes arrivés au quai de Les Méchins à sept heures le matin. Nous avons demandé un camion pour nous transporter à Saint-Thomas, à quinze milles plus haut dans les terres, par des chemins très dangereux. Pas plus d'une vingtaine de familles y habitaient. Sur notre lot du rang 9, à trois milles du village, nous avons dû rester temporairement pendant deux mois environ dans un camp en bois rond, sur un terrain appartenant à Arthur Boucher. Dans le rang, très solidairement, presque toutes les familles se sont entendues pour se construire une maison. Nous avons pu déménager dans la nôtre à la fin de juillet.

Plusieurs maisons ont été bâties au cours de cette année. À l'automne, la grosse famille Léger Lacroix, avec onze enfants, s'installa en face de chez nous.

Le 26 septembre de la même année (1945), par une journée très froide, Gisèle est née. Elle a dû être hospitalisée à l'âge d'un an. Elle nous a fait bien peur..

En septembre 1945, le rang 9 n'était pas gros, Bertin et Roger commencèrent leurs études dans une petite école blanche voisine de chez Bébé (Wilfrid Otis). C'était Margot Croussette qui enseignait.

Le 6 mars 1950, par une nuit où il faisait une grosse tempête et que les chemins étaient fermés, Guy le petit dernier est né. À quarante-cinq ans, il fallait beaucoup de courage pour avoir un enfant dans ces conditions mais le Bon Dieu ne laisse mourir personne. Tout s'est bien passé. Le lendemain après-midi, il se faisait baptiser par M. le curé Lévesque. C'est M. et Mme Aimé Lévesque (Victoria Truchon) du rang qui furent parrain et marraine.

Au fil des années, la vie reprit son cours. Pas de télévision, pas d'électricité, pas de téléphone. Nous formions presque une petite famille avec les voisins Oscar Gauthier, Léger Lacroix, Wilfrid Otis et nous autres. La période des fêtes était assez tranquille. Chacun donnait son petit repas. Le souper du jour de Noël était toujours préparé par les Lacroix. Nous nous amusions quand-même assez bien. M. Lacroix nous chantait ses vieilles chansons.

En 1953, ce fut le progrès dans la colonie, nous avons enfin l'électricité, mais pas le téléphone. L'on bâtissait des écoles, le couvent des Sœurs du Bon-Pasteur et un peu plus tard, un collège pour les garçons. D'autres familles sont arrivées. Les lots étaient très bien boisés à ce moment-là, ce qui contribuait à faire vivre assez bien le colon. Cependant, après que le bois fut coupé, les gens peu à peu se découragèrent et quittèrent la colonie. Les colons étaient ainsi laissés à eux-mêmes. Malgré ces difficultés, je préférais personnellement la Côte-Sud à la Côte-Nord qui était encore moins développée.

Chez nous, c'est surtout Bertin et Roger qui sont allés travailler dans les chantiers pour subvenir aux besoins de la famille qui ne pouvait survivre rien qu'avec les produits de la ferme. Malgré des petites subventions, la petite entreprise agricole qui comprenait quelques vaches. Deux cochons et une trentaine de poules, ne suffisait pas à rencontrer les besoins. De plus, nous nous sentions quand même éloignés du monde. Pour gagner notre pitance, il fallait travailler très fort. En 1960, Bertin se maria à Matane avec Lucille Imbeault.

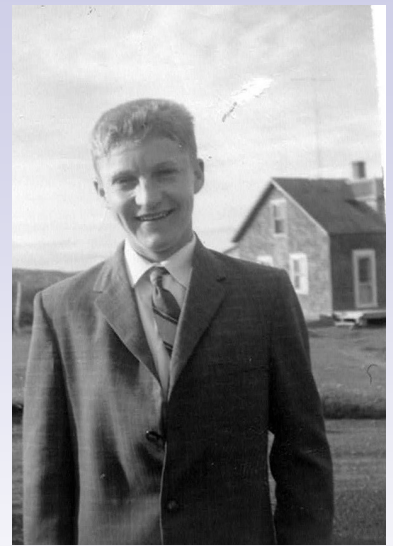
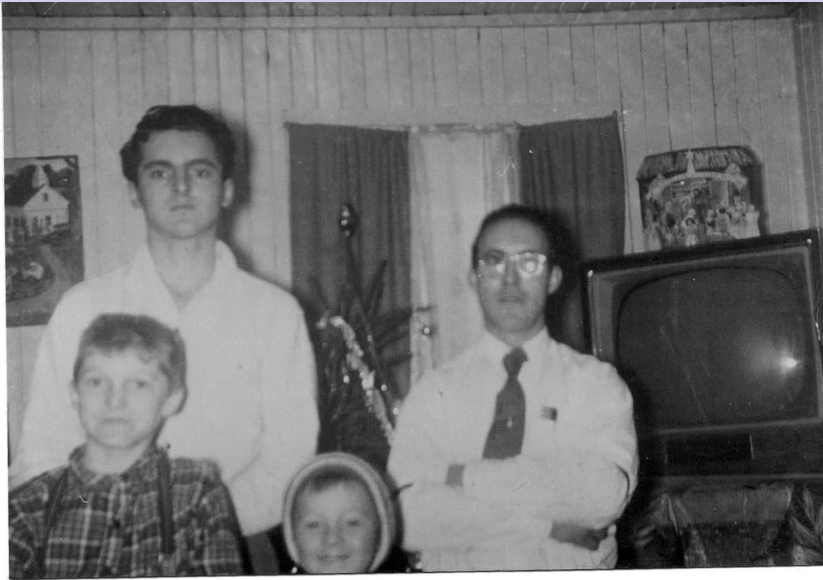
## Photos



Gilles avec M. Le curé Desmeules. Arrière plan la maison de Léger Lacroix



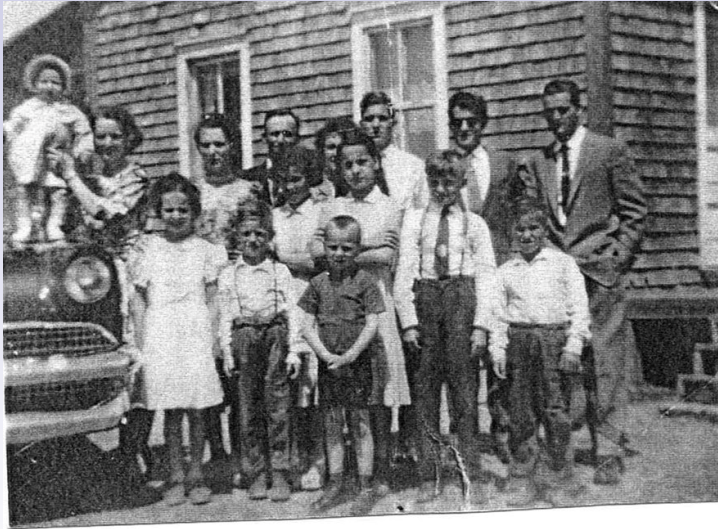
Famille Hector St-Louis avec un tante au centre, Lucienne Therrien (mère du chanteur Palo Noël)



*Vers 1955, l'hiver avec notre maison  
à l'arrière plan.*

*Aimé Lévesque et sa fille, il est le parrain  
de Guu.*





*1955 Devant la maison de Léger Lacroix  
En avant :Lise Fortin, Noël, Guy, Gilles, Camille  
Derrière : Petite fille de Lydia, Lydia, Juliette, Léger  
Lisette, Mme Lacroix, Anita Fortin, Roland, Rosaire  
et Bertrand St-Louis*



*Vers 1935, ami d'Hector et voisin Georges Otis*

## Hector Saint-Louis et son épouse résidents à St-Thomas de 1945 à 1962

### Enfance

Selon l'acte de baptême du registre paroissial il a été baptisé à Les Méchins le 28 juin 1893 et est né la veille. Nous qui l'avons toujours fêté le 20 juin car lui-même pensait que c'était cette date. Il est l'aîné des garçons et sixième d'une famille de dix (10) enfants dont le père est Hyppolite et la mère Angèle Savard. Dès son jeune âge, étant le plus vieux des garçons, il est soutien de famille. Toute son enfance se passe à Les Méchins où il grandit surtout avec les pêcheurs de son temps.

À l'âge de 10 ans, il accompagne très fréquemment son grand-père Ignace à la pêche côtière. Au cours de son adolescence et dans sa jeunesse, il travaille dans les pêches et surtout dans les moulins de sciage notamment comme scieur de bardeaux très nombreux dans la région à l'époque.

### Les Grosses-Roches et Les méchins

Les Grosses-Roches est une mission de Ste-Félicité de 1864 à 1920 donc sous sa dépendance. À l'origine elle n'est qu'une des parties du canton de Cherbourg. Presque la totalité de sa superficie est impropre à l'agriculture et inculte. Ignace St-Louis, son père, s'établit là vers 1865 à l'extrémité du canton Cherbourg faisant partie des Grosse-Roches à ce moment là. L'endroit où demeurèrent Ignace et Hyppolite est devenu la municipalité Les Méchins en 1882. Également Ignace serait parti de là vers 1900 pour aller s'établir à Ste-Anne-des-Monts laissant derrière lui Hyppolite qui lui, quitte avec sa famille, cette paroisse pour aller s'établir à Matane vers 1910. C'est en 1877 que la ligne séparatrice des cantons de Dalibaire et de Cherbourg est désignée comme borne entre Les Méchins et les Grosse-Roches. Entre 1860 et 1870, les terres se sont prises jusqu'à la rivière « Weipert »(la Vapeur). C'est jusque-là que s'étendait la juridiction du curé de Sainte-Félicité. Selon la revue l'Histoire au pays de Matane de juillet 1973 sur l'histoire des Grosse-Roches, le chanoine Léo Bérubé donne la liste des habitants en 1872 dont on retrouve le nom d'Ignace Saint-Louis.

La plupart cherche leur subsistance dans la pêche. Tous les résidents vivaient une grande pauvreté. Luc Rouleau curé de Matane, dans un rapport en date du 2 octobre 1871 écrit ceci à propos des Grosses-Roches: « Cette mission ne fait aucun progrès sous le rapport matériel et je ne vois pas pourquoi les habitants persistent à y rester ». Pour sa part, l'abbé Louis-Nicolas Bernier, curé de Sainte-Félicité, cite le 14 octobre de la même année: « *Je n'ai jamais vu de mission aussi pauvre; il n'y a absolument rien. Le missionnaire est obligé de tout apporter avec lui* ». Le même écrit encore le 30 décembre suivant: « *Cette mission est un vrai lieu de désolation qui va plu-*

*tôt à rebours que de l'avant* ». Cette situation persiste jusqu'aux années de colonisation des années 30 dans l'arrière pays. C'est dans cet environnement que Hector est né le 28 juin 1893.

Au cours de son enfance, la pêche est pour sa famille l'activité principale. Cependant de 1877 à 1930, à l'est des Grosses-Roches jusqu'à Marsoui il y avait une multitude de moulins de sciage, plus d'une quinzaine, qui se spécialisent dans la préparation du bois de fuseau. Ce bois de bouleau blanc, abondant sur la côte, une fois scié était exporté en Angleterre en vue de faire des fuseaux pour embobiner le fil de leur industrie textile. Hector dans sa jeunesse a dû sûrement profiter de cette source de travail.

Par la suite il se rendit sur la Côte-Nord à Baie-Trinité précisément pour travailler avec son grand ami de toujours Georges Otis. Ce dernier a été aussi son voisin de propriété à St-Thomas-de-Cherbourg avec qui il a toujours aimé prendre un petit coup. Par la suite il devint « jobber » à Baie-Trinité pour la compagnie St-Lawrence Paper. Là, il rencontre la deuxième femme de sa vie en la personne de Marie-Louise Harrison avec qui il se maria le 29 mai 1934 après huit mois de fréquentation à l'âge de 29 ans. C'est avec cette femme qu'il eut six enfants dont le dernier Guy est né à St-Thomas alors qu'il est âgé de 57 ans.

En 1945, à 52 ans, il quitte Baie-Trinité pour aller ouvrir un lot de colonisation dans le rang IX Canton Dalibaire de St-Thomas, paroisse fermée par le gouvernement du Québec le 31 août 1971. Elle se trouva à 20 km des Grosses-Roches et à 50 km de Matane. Sa frontière nord débute avec le rang IV du Canton Cherbourg. Hector revient pour ainsi dire à son berceau d'enfance puisqu'après avoir consulté les archives de Sainte-Félicité j'ai pu savoir que la famille Hippolite St-Louis à l'époque demeura au rang 1 du Canton Cherbourg soit aux Grosses-Roches dépendance de Sainte-Félicité. Saint-Thomas fut fondée au cours des années de la crise économique à partir du début des années 30 plus précisément en 1935.

Afin d'inciter les familles nombreuses à sortir des villes pour aller vers les campagnes le gouvernement mit sur pied le Plan Vautrin en vue d'encourager la colonisation par l'ouverture de nouvelles paroisses dans l'arrière-pays. Le 5 août 1935 l'on inaugure le groupe numéro 65 sous le nom de Cherbourg-Est selon le plan Vautrin; les premiers colons travaillèrent ensemble sous la direction d'un contremaître M. Alexandre Hogan. Ils mirent les travaux en marche le 7 septembre 1935 : travaux de chemin, construction de maison de 20X22 et débarras de tout genre. Avec 110 hommes au travail, au mois de décembre, presque toutes les familles sont installées

dans leur nouvelle maison. La construction de l'Église a débuté à l'automne 1940 pour se terminer le 21 juin 1942 avec le premier curé l'abbé Camille Lachance. La population en 1945 était de 115 familles et 700 âmes. En 1950 nous avons eu jusqu'à 250 familles pour redescendre à 98 en 1963.

Hector fit la demande d'un lot de colonisation au ministère de la colonisation en 1944. C'est le 17 mai 1945 officiellement qu'il obtint ce lot de colonisation soit le no 8 du rang 9 Dalibaire d'une superficie de 100 âcres au prix de 30,00\$ comptant, distant de 3 1/4 milles du village. Cependant, ce n'était pas ce lot qu'il avait demandé au début. C'est celui au début du rang 5 face au cimetière tout près du village et de meilleure qualité en culture. Quand il est arrivé à Saint-Thomas, ce lot était déjà occupé par un monsieur Larabé. Quelle a été sa déception! Il devait quand même se résigner. Il ne pouvait retourner en arrière. Il a dû accepter le lot 8, sous certaines conditions à respecter: Hector devait défricher, chaque année, trois âcres et pas plus de 5 âcres. Il devait, dans les douze mois de la date de l'acquisition bâtir une maison habitable d'au moins 20x24. À l'expiration de 6 années, il devra posséder sur le lot, une grange d'au moins 20x25 et une étable d'au moins 15x20 en annexe. Les lettres patentes ne seront émises que lorsqu'une étendue de terrain représentant 30% du lot aura été défrichée en un seul bloc et mise en bonne culture.

Sur le contrat, on lui garantissait à Hector les avantages suivants :

- Octroi de 300,00\$ pour la construction d'une maison confortable.
- Allocations de subsistance pour les premières années d'établissement.
- Prime de terre de 15,00\$ l'acre pour le défrichement et de 15,00\$ l'acre pour le premier labour. la ferme. Aide pour l'achat de vaches laitières et animaux reproducteurs de choix et graines de semence gratuites.

La maison dont on subventionna Hector, avait 26x28 et fut construite en 1948 pour une valeur de 800,00\$. Elle était de deux étages en papier de brique rouge avec toiture en tôle. La subvention perçue a été de 473,00\$. Le puits artésien de \$200 a généré une subvention de \$75. La grange-étable de 32x50 bâtie en 1945 était évaluée à 1000,00 pour une subvention de 150,00\$ et enfin le poulailler 17x20 érigé en 1956 était de 575,00\$ pour une aide de 75,00\$. Également le puits construit en 1948 fut subventionné à 75,00\$.

En 1957, une des meilleures années, la ferme consistait à 1 cheval, 1 bœuf, 4 vaches, 3 taurailles, 2 cochons et 50 poules. Nous avons dans la même année 1 charrue, 1 herse, 1 sarcloir, 1 faucheuse et 1 râteau. En 1954 et 1955 l'inspecteur Georges-Henri Leblond lui accorda 768,00\$ en crédit pour payer entièrement la waginne, la broche, la faucheuse, la herse et l'installation électrique. Les vaches n'étaient traites qu'en

été et la crème, sous-produit du lait était transportée par camion à Ste-Félicité à chaque semaine. La paie de buanderie à chaque quinzaine variait en moyenne autour de \$50.00. La ferme à cette époque satisfaisait à tous les besoins alimentaires et de chauffage à toute la famille. La saison d'hiver était toujours très difficile. Pour boucler le budget, les fils aînés Bertin et Roger allaient dans les chantiers de la Côte-Nord; Quant à Hector et son fils Jean ils bûchèrent le bois de la ferme. C'est le « Gros-Crousset » des Méchins qui venait « coller ».

La ferme passa de 19,5 acres en culture en 1954 à 30,5 acres à l'été 1959; ce qui a permis à Hector d'obtenir ses lettres-patentes le 20 octobre 1960 sous la référence no 47502 du Ministère de la colonisation puisqu'il avait atteint 30% du lot en défrichement. Le lot maintenant lui appartenait et il pouvait en faire comme bon lui semble.

Considérant maintenant son âge déjà assez avancé, les jeunes étant aux études et les plus vieux travaillant à l'extérieur, Hector consentit à vendre toute la ferme à Philippe Simard de Matane au prix de 1500,00\$ à l'été 1962. Ce montant constituait un acompte sur une maison qui appartenait à cet acheteur laquelle maison a été vendue à Roger pour une somme de 6,000\$ toute la famille a déménagé dans cette maison située au 16 rue Côté face à l'Ecole d'arts et métiers. M. Simard déboisa complètement le lot dans l'année 1962 et vendit le fonds de terre à Wilfrid Otis.

Le gouvernement en fit l'acquisition par l'O.P.D.Q. le 24 mai 1973. Le susdit lot est maintenant inclus, depuis le 17 mai 1978 sous le no 1644, dans la forêt domaniale des Chic-Chocs. En 1972 le gouvernement a tout détruit, maisons, école, couvent, église etc... pour entreprendre une plantation généralisée d'arbres. Aujourd'hui, en prenant les rangs nous ne reconnaissons plus les lieux. Cependant, nous pouvons remarquer un beau cimetière toujours bien entretenu aujourd'hui lui encore au moins vivant.

La vie était très difficile à St-Thomas; même au printemps 45 il a fallu rester dans un camp à bois rond avec 4 enfants avant d'avoir une maison à l'automne. Jusqu'à 1948 il n'y avait pas d'eau courante, ni d'électricité et de télévision jusqu'à 1954 et jamais eu le téléphone.

Après le chapelet, durant les belles soirées d'hiver à la clarté de la lampe à l'huile, maman filait la laine avec son rouet et son dévidoir pendant que papa roulait ses cigarettes avec du tabac zig-zag sur la table de la cuisine sous le son du radio à batterie qui nous faisait entendre à tous les soirs « Un homme et son péché » une

autre des belles histoires des pays d'en haut. Vers les 8 heures 30 après nos devoirs maman prenait la lampe et allait nous coucher en haut. C'était le calme absolu sauf le hurlement des loups et le tonnerre parfois qui faisait bien peur à maman. Une autre frousse de cette dernière était la fameuse chasse. En effet le soir dès le coucher du soleil si Jean retardait d'arriver, c'était le drame alors que chez notre voisin madame Lacroix était même calme après deux jours d'absence de Benoit. Le lendemain matin papa était levé à 6 heures pour allumer les poêles; il faisait très froid.

Maman à l'âge de 40 ans lavait dans une cuve et frottait sur une planche tout le linge de la famille. Elle faisait chauffer son eau dans une grande bouilloire sur le poêle à bois; elle cuisait son pain, barattait son beurre et trayait les 4 vaches à la main. Pour le déjeuner le matin, l'on mangeait des crêpes, des fèves au lard et même de la viande car on travaillait très fort avec le « train » et les travaux dans le bois et dans les champs.

Les chemins en hiver n'étaient pas ouverts. L'on voyageait au début en « berlot » à cheval et plus tard en « snow ». Certains dimanches ou à certaines fêtes la snow de Robert Ro uleau faisait jusqu'à trois voyages dans le rang pour aller à la messe. Parfois surtout au printemps nous étions tellement chargés soit plus de 25 personnes que la snow renversait et nous étions tous empilés les uns sur les autres.

À l'automne nous avions dans la cave tout le nécessaire pour l'hiver, patates pots de conserves de porc et de bœuf, poissons salés, navets, carottes et toute nourriture non périssable et enfin du bois de chauffage. Il en fallait beaucoup de ce dernier car on chauffait une « truie » dans la salle de séjour un poêle dans la cuisine et une fournaise dans la cave.

Il aimait le poisson mais salé juste à point, n'est-ce pas maman!

### Ses opinions politiques

Hector avait des opinions politiques très arrêtées. Il était un bleu teindu faisant contraste avec son voisin Léger Lacroix qui lui était un rouge foncé. Vous voyez les beaux débats politiques que les deux familles devaient vivre surtout quand ces 2 politiciens avaient pris un petit coup derrière la cravate! Son idole préféré en politique et même parfois se l'appropriant comme ami, était Onésime Gagnon député-ministre du comté de Matane sous le régime Duplessiste. Durant certaines campagnes électorales, il fut organisateur politique pour les bleus en acceptant d'organiser à la maison un party politique dont toutes les familles du rang étaient invitées pour venir déguster abondamment des bonbons, du chocolat, de la liqueur etc

## Ses goûts

Il aimait très discrètement les chansons en général mais un jour il s'affirma ouvertement sur un chanteur qu'il n'aimait pas soit Félix Leclerc.

Je me rappelle que quand il voulait surprendre ma mère pour un cadeau d'anniversaire, il lui offrait une belle robe à pois type de vêtement qu'il affectionna particulièrement. Malgré de très bonnes relations avec ses voisins ses vrais amis étaient plutôt du genre solitaire tels le célibataire Georges Otis (il s'est marié très vieux d'ailleurs) M. Pierrot habitant des Grosses-Roches et un certain homme solitaire prénommé Noé des Méchins. Il allait assez souvent les visiter.

Pour faire le lien avec notre voisin qui s'appelait Léger les jeunes du voisinage le nommaient souvent M. pesant. Mon père aimait bien les animaux surtout les chevaux. Il a toujours adoré d'aller bûcher avec son cheval. A son retour de la forêt des gros glaçons lui pendaient au nez. Par conséquent sur sa ferme je suis convaincu qu'il aimait mieux travailler dans le bois avec son cheval que de cultiver ou d'élever d'autres animaux sauf les poules.

En 1956 environ, il diminua la production laitière et fit construire un poulailler par grand père Thibodeau de Matane pour n'y élever que des poules. Ce n'était pas très rentable il s'en faisait beaucoup voler pendant la nuit et on vendait la douzaine d'œufs au prix de 0.50\$ chez les voisins.

Gisèle était sa tite. Eh oui! Après son troisième garçon consécutif il espérait bien avoir une fille. Il a pris même une gageure avec le médecin accoucheur de maman pour lui offrir un 40 onces de gin si l'enfant était une fille. Malheureusement ce fut moi qui est né mais je n'ai pas été refusé pour autant comme enfant dans sa vie, il m'a beaucoup aimé. C'est le 26 novembre 1945 que son rêve s'est réalisé. En effet Gisèle est née.

Il aimait beaucoup jouer aux cartes comme le jeu de patience, le jeu de « topper » avec nos voisins les Lacroix mais ce qu'il aimait par dessus tout c'était jouer à l'argent.

Durant l'été au cours de la période des fruitages quelle était sa grande joie de se voir offrir un bon dessert de framboise après avoir abattu une bonne journée de labeur.

Le terme « Astiner » terme que l'on connaît très bien dans notre jargon québé-

cois n'est pas un mot français mais il s'appliqua parfaitement dans les communications entre Hector et Marie-Louise. Le vrai mot français est asticoter qui veut dire faire enrager, agacer, tourmenter, énerver, obséder, harceler etc etc... Ils en faisaient leur spécialité ou leur sport favori. Il aimait le poisson mais salé juste à point, n'est-ce pas maman!

Cependant l'originalité chez lui est d'avoir eu son permis de conduire à l'âge de 65 ans. Pour conduire dans le rang et dans le village avec le petit camion rouge d'une demi-tonne de marque GMC année 1955, il était assez confiant, mais dans la ville de Matane plusieurs en ont été témoins, c'était sans contredit un manque évident d'assurance; il roulait à 15 milles à l'heure toujours en petite vitesse. Il aimait beaucoup conduire localement pour faire les commissions de bébé Otis et de me conduire à l'école du village.

### Sa personne

Hector était un homme dévot. À tous les soirs à 7 heures à St-Thomas, nous disions le chapelet en famille. Tout le monde s'agenouilla sauf lui et maman. Je le vois encore assis dans sa grosse chaise berçante, les yeux fermés pendant qu'il répondait et n'allez surtout pas croire qu'il ne se rendait pas compte de nos distractions parfois. En hiver le dimanche c'était la « snow » de Robert Rouleau qui nous conduisait à la messe. Hector, étant donné qu'il était le plus âgé du rang, avait toujours la place près du chauffeur.

Du côté social, il fut actif dans sa communauté. En effet il a été commissaire d'école dans sa municipalité. Également dans le registre paroissial des marguilliers, j'ai remarqué qu'il fut marguillier de sa paroisse du 15 avril 1956 au 1<sup>er</sup> janvier 1958. Dès son acceptation comme marguillier il proposa que l'on procède dès ce printemps à la réfection extérieure du presbytère par un meilleurs lambris en laine minérale . Qu'un bon système de chauffage soit installé et que le système actuel serve à la salle paroissiale. Que l'on fasse le creusage de la cour et la réparation du garage et qu'enfin toutes ces réparations devraient coûter environ 5000,00\$ le tout pouvant être fait sans emprunt. À la fin de son terme il se fit remplacer par léger Lacroix. C'était une personne autoritaire. Dès qu'un enfant en occurrence moi-même avait désobéi, ma mère se chargeait bien de lui dire à son retour du bois. Il s'empressa de prendre sa « strap » pour me courir après. Donc je me dépêcha de me cacher sous les lits et tout était fini par la suite

Hector fut un homme simple et sans prétention. Il avait une diction et un voca-

bulaire des plus originaux. En effet en plus d'une voix assez forte, il s'inspira souvent sans méchanceté des objets de piété dans son langage ou dans sa conversation. Hector fut un gros fumeur au tabac Zig Zag mais il abandonna cette mauvaise habitude à 70 ans par obligation de son médecin.

Hector a jamais été attaché à l'argent; il y en a jamais eu. Pour lui, pourvu qu'il en avait assez pour faire vivre sa famille, cela lui suffisait.

Il n'était pas très promeneux pour aller visiter ses enfants à l'extérieur sauf au mois d'août 1966 qu'il s'est permis d'aller visiter Jean à St-Romuald. Après quelques semaines de visite Jean a dû le transporter à l'Hôpital de l'Enfant-Jésus de Québec. Les spécialistes de la santé l'examinèrent et ne purent rien pour le guérir. On le retourna donc chez lui à Matane en annonçant à la famille qu'il ne lui restait que deux mois à vivre. Il est revenu tout souriant, transformé, joyeux, et pépé il était méconnaissable en fait, nous ne croyons plus au pronostic. Malheureusement exactement deux mois après, il fut transporté par ambulance à l'Hôpital et il ne reprit plus sa connaissance. Tous les membres de sa famille l'ont veillé jour et nuit et après une semaine de coma il décède supposément d'une thrombose cérébrale le 5 novembre 1966. Son service fut chanté à l'église Saint-Rédempteur et il fut inhumé au cimetière de l'endroit.

Hector était un homme vaillant courageux déterminé et très généreux. Toute sa vie fut laborieuse. Il nous l'a démontré par sa courte enfance et adolescence parmi les pêcheurs et les moulins à scie, par sa vie de « jobber » dans les chantiers, ses 15 années de durs labeurs et de vie difficile après l'âge de 50 ans avec 6 enfants dans un rang d'une colonie, ses deux mariages, la venue de son dernier enfant à 57 ans et sa détresse face à un déracinement vers la ville.

Après le décès de son époux Hector en 1966, Marie Louise continua de demeurer au 216 rue Côté à St-Rédempteur de Matane avec Guy et sa fille Gisèle qui travaillait à l'Hôpital à titre de secrétaire de Sœur Samson, une religieuse qui l'a bien appréciée.

Quand Gisèle s'est mariée le 29 août 1970 avec son beau Jean-Paul Beaulieu, Marie-Louise a débuté sa vie en appartement. En effet elle a habité d'abord dans un petit logement en face de celui de Gisèle et Jean-Paul dans un bloc de la rue Côté.

Après un an environ, comme il était devenu trop petit, nous avons réussi à la convaincre de déménager dans un 4 et demi dans la rue Fraser, endroit qu'elle oc-

cupa d'ailleurs pendant une quinzaine d'années Autant elle était renfermée dans sa maison de la rue Côté, autant elle fut extravertie en appartement. Elle eut toujours le goût d'aller visiter ses enfants. Chez Gisèle à Baie-Comeau, elle aurait voulu y aller à tous les quinze jours et y demeurer un mois. Elle fréquenta assidument à chaque semaine les activités du C.L.S.C de Matane et ne se faisait jamais prier pour chanter devant tout le monde. Ainsi elle se fit beaucoup d'amis et amies entr'autre avec une madame Aubut, une dame Desgagné Monsieur et madame Gonsague Côté et j'en passe Elle se lia même d'amitié avec un monsieur Philippe Blier un homme très bon et très tranquille. Ses passe-temps préférés était de jouer aux cartes et de conter des histoires en compagnie de ses amis souvent très salées d'ailleurs et jouer à la patience quand elle était seule. Ce qu'on retient le plus de maman surtout chez les jeunes c'est de l'entendre chantonner tout en se berçant peu importe l'endroit où elle se trouve.

Elle n'avait peur de personne. À l'endroit où elle restait il y avait un hôtel tout à côté, d'allure assez suspecte. Malgré tout elle ne barra jamais sa porte. Parfois des étrangers entrèrent par mégarde et elle leur offrait un café. on la sermonna souvent de faire attention. Mais elle fit toujours à sa tête prétextant que ce n'était pas si dangereux. Son ménage a toujours été très rapide ah! ah! ah! Elle enfouissait à chaque fois ses ordures sous le frigidaire le poêle ou d'autres endroits insolites. Parlez-en à Louise à Kathleen et à Gisèle quand on allait une fois par année lui faire son ménage.

En 1985 environ, elle décida de changer d'appartement pour aller vivre dans un deuxième étage de la rue St-Christophe. Là aussi elle continua à sortir pour continuer ses activités de loisir. Jusqu'au jour où les enfants ont remarqué un début de perte de mémoire. Ce fut donc le déclenchement du processus de prise en charge par un foyer. Le foyer pour elle restait toujours dans son esprit le dernier endroit pour mourir Après beaucoup de persuasion de la part de ses enfants, il y eut acceptation de sa part d'aller héberger au foyer de personnes âgées à Ste-Félicité surtout que ça pouvait être un endroit assez familial pour elle. Après une semaine les autorités de cette maison nous firent part de leur intention de ne pas la garder car elle s'immisça furtivement dans les chambres des autres résidents.

Après insistance auprès du Foyer de Rimouski vers 1989 nous avons pu y trouver une chambre convenable. Nous les enfants nous fument donc très soulagés du déroulement de la situation. Là elle eut de très bons soins jusqu'à son décès survenu le 3 juillet 1993. Très souvent ses enfants allèrent la visiter même Guy et Louise se chargèrent d'aller la chercher le dimanche après-midi. Au cours des dernières années sa mémoire lui était de moins en moins fidèle, elle nous reconnaissait plus et ne pouvait poursuivre une conversation.

C'est une femme qui a très bon caractère. Elle ne se tracasse jamais avec la vie malgré qu'elle fut très inquiète de ses enfants à St-Thomas, étant beaucoup plus jeune. Elle chante, elle écrit des poèmes et surtout elle est fière de ses enfants. Elle entretient des conversations avec tout le monde qu'elle rencontre surtout lors-

qu'elle voyage

Très bon tempérament mais parfois astineuse comme son défunt mari. Avant d'aller au Foyer, elle fréquenta rarement l'Eglise malgré sa grande croyance. Elle fut toute sa vie une bonne chrétienne. De plus, elle n'alla presque jamais à des funérailles même si c'était des gens près d'elle. A la télévision, elle n'aimait regarder que des émissions de variétés, détestait les films mais elle se plaisait avec les autres à raconter des histoires et à jouer aux cartes

Vers le 18 juin 1993 au midi, nous recevions un appel de Louise et Guy de Matane, nous annonçant que notre maman était entrée inconsciente par ambulance à l'Hôpital, le personnel sur place n'ayant pu la réanimer. Eh oui! Elle s'est étouffée avec un morceau de pain au moment de son dîner. C'est après une semaine que son médecin traitant nous a réuni toute la famille afin de l'autoriser à lui enlever tous les tubes qui supposément la tenait encore vivante. À partir de ce moment, nous l'avons encore veillée pendant onze jours. Durant ce temps ses examens cardiaques et pulmonaires étaient toujours normaux mais son corps s'amaigrissait à vue d'œil. Ce n'est que dans la nuit du 6 juillet alors que Charles et Ange-Aimée veillait qu'elle a rendu l'âme.

Jean et Roger n'ont pu venir aux funérailles pour des raisons de travail. Elles ont eu lieu à l'Eglise Bon Pasteur à Matane le 9 juillet 1993 et c'est mon professeur de philosophie de l'école de Commerce à Rimouskil l'Abbé Rosaire Dionne qui y célébrait. Dans son court homélie, il prononçait le mot pain 29 fois sans qu'il sache préalablement de quelle façon elle s'était étouffée. Voici cette homélie :

Homélie de l'Abbé Rosaire Dionne  
Eglise Bon Pasteur Matane

Pour Madame Marie-Louise Harrisson épouse de feu Hector St-Louis décédée à l'Hôpital St-Rédempteur de Matane le 6 juillet 1993 à l'âge de 88 ans et 3 mois.

« Lorsque je ne serai plus là,  
il y aura une personne de moins  
sur la terre pour vous aimer » Jean 6, 32-41

Membres des familles Harrisson et St-Louis

Parents et amis(es)

La dernière convocation de Mme St-Louis nous regroupe cet avant-midi autour de la table du repas de Jésus pour célébrer la naissance définitive de cette maman dans la maison du Père. Madame Hector, comme toutes nos mamans, aimait ces rassemblements autour de la table de famille pour partager le pain de l'amitié et le bon pain de ménage.

Jésus lui-même a vécu toute son existence humaine sous le signe du pain. Il commence sa vie à Bethléem qui veut dire « maison du pain ». Il entre dans sa vie publique par la tentation du pain au désert et la termine le Jeudi-Saint par un dernier geste : celui de la fraction du pain où Dieu se fait lui-même notre pain. L'on peut dire que Jésus avait

la passion du pain pour nous dire son amour. Il n'a pas fait autre chose que le geste de la mère de famille qui boulange son pain pour sa maisonnée. Il n'a pas fait semblant d'être de la même pâte que nous. Une des raisons toute simple qui me fait croire que Dieu nous aime, c'est que Dieu en Jésus aime notre pain quotidien.

Je crois donc que Dieu peut prétendre être notre nourriture parce qu'il a mangé lui-même le pain que nous mangeons :

Le pain émietté de tant d'illusions  
Le pain rassis de tant de déceptions  
Le pain dur de tant d'humiliations  
Le pain tendre de tant de tendresse  
Le pain frais de tant de joies  
Et le pain blanc de tant de belles naïvetés.

Alors parce que Dieu a mangé de ce pain-là, de ce gros pain, je crois en Dieu. Dieu nous demande donc ce matin de multiplier le pain de Dieu. Il n'y a pas d'Eucharistie possible sans l'amour du pain. Puisque Dieu est notre pain de vie, laissons le travailler en nous; laissons le transformer et combler nos attentes les plus profondes qui sont cachées dans nos faims...

Ne croyez-vous pas qu'un pèlerinage de foi de 88 ans ne comporte que des temps d'attente, des périodes d'insécurité; mais aussi des espace d'espérance et de paix sereine! Faisons pour elle la fraction du pain comme elle l'a fait si souvent avec nous.

Souvenons-nous donc que Jésus nous fait don de demander le pain en son nom. C'est ça une des grandes audaces de la foi. Chaque fois que nous le faisons, nous engageons notre vie dans le mystère de la mort et de la résurrection de Jésus.

Si nous n'avons pas le goût du pain  
Si dans le goût du pain, nous n'avons  
Pas le goût du Christ;  
Si nous ne savons pas le prix du pain;  
Si nous ne savons pas le prix de la vie,  
Rien ne sert de crier famine.

Pour elle qui a été du bon pain pour nous, rendons grâce au Seigneur qui l'a aimée; prions pour celle qui l'a cherchée à sa manière et pour nous qui avons maintenant à témoigner des valeurs qui ont fait vivre madame Marie-Louise Harrisson-St-Louis, une invitation à être du bon pain.

Rosaire Dionne prêtre-curé

Les mémoires de ma mère qu'elle a terminé d'écrire en 1969 sont publiées plus haut.

Gilles St-Louis